

Téléfilms à la québécoise

Robert-Claude Bérubé

Numéro 138, janvier 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50553ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bérubé, R.-C. (1989). Téléfilms à la québécoise. *Séquences*, (138), 55–56.

Téléfilms à la québécoise

C'était un défi. Non pas qu'il n'y ait jamais eu de téléfilms produits au Québec. Radio-Canada en inscrit à l'occasion dans le cadre des « Beaux Dimanches » en remplacement des téléthéâtres d'autrefois. Ils sont habituellement tournés par des réalisateurs maison et font partie des prévisions de programmation annuelle. C'est ainsi qu'on a eu droit récemment au grinçant *Grand Jour* de Jean-Yves Laforce d'après un scénario oublié de Michel Tremblay. À Radio-Québec même, il y a eu au cours des ans des productions étriquées (sur le plan budget s'entend) pour encourager les scénaristes en herbe, réalisées avec les moyens du bord.

Mais voici du nouveau: un programme de production systématique résultant d'une alliance entre l'entreprise privée et deux organismes d'État, l'un provincial (Radio-Québec), l'autre fédéral (Office national du Film). L'entente prévoyait la réalisation de dix films de long métrage conçus pour la télévision. Chacun serait doté d'un budget de huit cent mille dollars et le tournage ne devrait pas dépasser seize jours ouvrables. Dans le contexte actuel où la mise en train d'un film ordinaire peut facilement atteindre deux millions, de telles conditions de travail pourraient apparaître restrictives à certains, stimulantes à d'autres. Quoi qu'il en soit, l'affaire a fonctionné: cinq des téléfilms ont déjà été présentés à Radio-Québec d'octobre à décembre, cinq autres sont terminés et leur mise à l'horaire est imminente. Enfin, les résultats ont été assez encourageants pour que l'on songe sérieusement à la mise en marche d'une autre tranche de cinq films. Le milieu a accueilli favorablement un tel projet qui donnait du travail à divers secteurs de l'industrie et permettait de garder huilés des rouages mis en danger par la rareté des productions régulières. J'ai eu personnellement la chance de voir quatre des cinq premiers téléfilms sur grand écran au milieu d'un public sympathiquement réceptif; chacun a fort bien passé la rampe, ce qui pourrait faire regretter à certains que ces oeuvres, réalisées dans une optique proprement cinématographique, ne disposent que d'un passage à la télévision. Cela a même posé problème à l'équipe de *Séquences*: devait-on traiter chacun de ces films à l'égal des productions qui sont l'objet d'une exploitation régulière, étant donné que jusqu'à plus ample informé, il ne s'agit pas ici d'un magazine de télévision mais de cinéma. Il était pourtant injuste de passer cette initiative sous silence. Voilà donc quelques notes sur les cinq productions déjà offertes aux téléspectateurs.

T'es belle Jeanne

Suite à un accident bête, Jeanne, une enseignante qui vit avec un collègue, se retrouve paraplégique et doit lutter pour garder le respect d'elle-même et se refaire une place au soleil. Femme ardente, volontaire et active, elle accepte fort mal d'abord ce nouvel état qui la met entièrement à la merci d'autrui et fait montre d'impatience et même d'irritation envers son compagnon qui ne sait comment lui manifester sa sympathie. Au cours des séances de thérapie, longues et fastidieuses, elle fait la connaissance d'un autre accidenté, Bert, un motard rude et gueulard pour qui elle se prend peu à peu de sympathie, malgré ses allures revêches. La simplicité fait du bien à Robert Ménard. Alors que dans ses films pour le cinéma, *Une journée en taxi* et *Exit*, il avait tendance aux digressions, ici, il va droit au but dans une montée progressive et sûre, mêlant les données documentaires précises à une histoire sentimentale originale. Il est aidé en cela par le scénario de Claire Wojas, fondé sur des recherches



exhaustives dans le monde des cliniques de réhabilitation. On pourrait apparenter ce film aux nombreux téléfilms américains traitant de divers cas, réels ou imaginaires, où les héros ont à surmonter un handicap physique ou une maladie débilitante; il y en a un tel nombre que les critiques se sont amusés à appeler cette tendance « illness of the week ». Mais, contrairement au traitement mélodramatique et édifiant habituellement réservé à ces entreprises d'apitoiement, les auteurs ont choisi ici une approche drue, directe, contestataire en quelque sorte, qui, à l'égal de ses protagonistes, refuse l'attendrissement. Le casting est intrigant, puisque l'on commence avec le couple Marie Tifo/Pierre Curzi qu'on s'attendrait à voir durer et s'affermir, mais la présence de Michel Côté s'impose comme à rebrousse-poil; cela rappelle la vieille plaisanterie sur les moeurs amoureuses des porc-épics qui s'accouplent avec beaucoup de prudence.

Des amis pour la vie

Trois hommes et trois femmes parvenus à un âge avancé partagent la même maison. Il n'y a pourtant qu'un véritable couple parmi eux; les quatre autres ont été forcés à l'isolement par les circonstances de la vie, mais une vieille amitié les a amenés à se réunir pour affronter ensemble les problèmes de ce que l'on appelle délicatement le troisième âge pour ne plus dire la vieillesse. C'est Alex, ancien grand reporter et don juan incorrigible qui a eu l'idée de cette communauté et il s'est chargé de convaincre Françoise, ex-directrice de théâtre, de mettre à la disposition du groupe la vaste maison où elle vit seule depuis le départ de ses enfants et la mort de son mari Charles, un acteur adulé. La vie s'organise sans trop de problèmes, n'était l'arrivée intermittente de lettres anonymes adressées à l'un ou l'autre membre de la petite communauté. Il y a là un procédé un peu artificiel pour créer un léger suspense dans une intrigue qui repose avant tout sur les rapports d'amitié entre vieilles personnes et la révélation de secrets qui taraudent l'esprit de l'un ou de l'autre. Cela se passe dans un climat feutré assez bien entretenu au sein du décor pittoresque d'une demeure à l'ancienne (qui appartient d'ailleurs à l'un des acteurs, Roger Joubert). Premier long métrage d'Alain Chartrand depuis *La Piastra*, *Des amis pour la vie* fait un peu regretter que ce cinéaste n'ait pas eu d'autres occasions d'exprimer depuis son goût pour les relations humaines. Son meilleur atout en l'occasion est l'excellente équipe d'interprétation qu'il a su réunir. Qu'il s'agisse de Paul Hébert, de Françoise Faucher, de Roger Joubert, de Gisèle Schmidt, d'Olivette Thibault, de Jean Mathieu et même de Jean-Louis Roux, chacun joue avec un sens aigu du résultat d'ensemble, sans

T'ES BELLE JEANNE —
Réalisation: Robert Ménard
Scénario: Claire Wojas —
Production: Robert Ménard
Images: Jean-Charles Tremblay — **Montage:** Hélène Girard — **Musique:** Richard Grégoire — **Son:** Henri Blondeau — **Costume:** Lise Bédard — **Interprétation:** Marie Tifo (Jeanne), Pierre Curzi (Paul), Michel Côté (Bert), Angèle Coutu (Loulou), Claude Maher (le médecin), Marie Michaud (Lucie) — **Origine:** Canada (Québec) — 1988 — 83 minutes.

DES AMIS POUR LA VIE —
Réalisation: Alain Chartrand — **Scénario:** Diane Cailhier — **Production:** Claude Bonin — **Images:** Michel Brault — **Montage:** Yves Chaput — **Musique:** Jean Corriveau — **Son:** Dominique Chartrand — **Costumes:** Luc Béland — **Interprétation:** Françoise Faucher (Françoise), Paul Hébert (Alex), Roger Joubert (René), Jean Mathieu (Roger), Anaïs Goulet-Robitaille (Marianne), Gisèle Schmidt (Simone), Olivette Thibault (Gisèle), Jean-Louis Roux (Charles) — **Origine:** Canada (Québec) — 1988 — 80 minutes.

ONZIÈME SPÉCIALE —
Réalisation: Micheline Lanctôt — **Scénario:** Marie Perreault et Louise Roy — **Production:** Roger Frappier — **Images:** Pierre Mignot — **Montage:** Michel Arcand — **Musique:** Lorraine Desmarais — **Son:** Yvon Benoit — **Interprétation:** Sylvie Catherine Beaudoin (Esther), Robert Toupin (Paul), Lorraine Pintal (Madeleine), Jean Beaudry (Guy), Colin Caroit (Charlot), Markita Boies (Sophie), André Melançon (Lezaire), Pierre Collin (Marc André), Marie-Lou Dion (Évelyne), Anne Caron (Marie) — **Origine:** Canada (Québec) — 74 minutes.

LE DIABLE À QUATRE —

Réalisation: Jacques Wilbrod Benoît — **Scénario:** Bernard Dansereau, Annie Piérard et Jean-Raymond Marcoux — **Production:** Aimée Danis et Louise Gendron — **Dialogues:** Jean-Raymond Marcoux et Guy Fournier — **Images:** John Bernie — **Musique:** Martin Fournier et Normand Corbeil — **Montage:** Jacques Gagné — **Son:** Serge Beauchemin — **Costumes:** Andrée Morin — **Interprétation:** Normand Chouinard (Jacques), Lucie Laurier (Magalie), Sylvie Legault (Johanne), Sébastien Tougas (Francis), Jean Lajeunesse (Toupin), Anne Létourneau (Monique), Jean Mathieu (le directeur d'école), Denis Trudel (Fisette), Alexandro Moran (Manuel), Régent Gauvin (le maître d'hôtel), Jean-Maurice Gélinas et Ronald Houle (les déménageurs) — **Origine:** Canada (Québec) — 1988 — 80 minutes.

SALUT VICTOR! — Réali-

sation: Anne Claire Poirier — **Scénario:** Marthe Blackburn et Anne Claire Poirier, d'après la nouvelle de Edward O. Phillips, « Matthew and Chauncy » — **Production:** Monique Létourneau — **Images:** Michel Brault — **Montage:** Suzanne Allard — **Musique:** Joël Vincent Bienvenue — **Son:** Richard Besse — **Costumes:** Huguette Gagné — **Interprétation:** Jean-Louis Roux (Philippe Lancôt), Jacques Godin (Victor Laprade), Julie Vincent (Nathalie), Murielle Dutil (Mme Dubuc), Jean Besré (maître Forget), Huguette Oigny (Mme Patenaude), Juliette Huot (Mme Lavigne), Terrence La Brosse (Henry Banks), Marthe Nadeau (la dame au tricet), Manon Vallée (l'infirmière) — **Origine:** Canada (Québec) — 84 minutes.

chercher à se mettre soi-même en valeur au détriment des autres. Ce travail d'équipe est à la fois valorisant et efficace.

Le diable à quatre

Parmi les cinq films du lot, voici celui qui répond le plus à une conception de style « télévision commerciale ». C'est un échantillon flagrant de cette formule que les Américains appellent « sitcom », formule que des émissions comme « Peau de banane » ont tenté avec un certain succès d'implanter chez nous. Il s'agit de développer des gags et des mots d'esprit autour d'une situation de base plus ou moins surprenante, en glissant ici et là quelques réflexions sur l'évolution des mœurs. Ici, il s'agit de traiter avec légèreté d'un problème actuel (et sérieux), celui des familles dites reconstituées; comment faire fonctionner un nouveau foyer composé de parents et d'enfants rescapés d'unions dissoutes par le divorce ou la séparation? Disons tout de suite que le traitement se révèle éminemment superficiel, avec clins d'oeil accrocheurs, plaisanteries fabriquées et couleurs pimpantes. On croit difficilement à ces personnages stéréotypés (quand ils ne sont pas franchement caricaturés) et à leurs pseudo-difficultés. Les interprètes arrivent parfois à donner le change et la mise en scène ne manque pas de rythme, mais le résultat d'ensemble ne fait pas le poids, malgré les efforts du réalisateur Jacques Wilbrod Benoît, dont on attend sans impatience le premier film pour grand écran, *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*.

Onzième spéciale

Esther est arrivée à trente-cinq ans sans avoir pu concrétiser les ambitions artistiques de sa jeunesse. Elle vit avec un documentariste en demande et est mère d'un charmant petit garçon, mais elle poursuit toujours son rêve de s'exprimer par la peinture. Voici qu'un incident banal vient exacerber son insatisfaction: on l'invite à la réunion des anciennes élèves de son école et, au dos du carton, se trouve reproduit le tableau du conventum où l'on a inscrit sous chaque photo l'état social (médecin, directrice de musée, etc.) de chacune; mais sous la sienne, il n'y a rien d'indiqué. Cela fouette la fierté d'Esther qui décide de se créer une carrière d'artiste en quelques jours et ne rencontre que frustrations, ce qui ne sert pas sa vie de couple. Cette agitation d'une femme-enfant, à la fois agaçante et sympathique, Micheline Lantôt l'illustre en un style alerte et coloré où l'on discerne à l'occasion des préoccupations picturales inspirées par divers peintres; son film est un ingénieux tourbillon de trouvailles visuelles. La réalisatrice de *Sonatine* a confié le rôle principal à une jeune actrice de théâtre, Sylvie



Catherine Beaudoin, (aperçue dans *La Peau et les os* en religieuse anorexique) qui en fait un personnage vibrant et fragile, intéressant jusque dans ses contradictions; c'est une belle performance.

Salut Victor!

Présenté le dernier dans cette série de cinq, le film d'Anne Claire Poirier apparaît comme le couronnement de l'entreprise, celui des cinq films qui a su le mieux réaliser les potentialités de l'union



Photo Bertrand Carmès

cinéma-télévision. Il s'agit d'un drame intimiste d'abord joyeusement pittoresque puis progressivement émouvant évoquant l'amitié grandissante entre deux pensionnaires d'une maison de retraite luxueuse. L'antiquaire Philippe a dû se résigner après la mort de sa soeur à s'incriminer dans ce foyer pour personnes âgées. C'est un homme solitaire, distingué et secret, qui accepte mal d'abord l'intrusion dans sa chambre (et dans sa vie) de Victor, un ancien ingénieur aux manières frustes et au verbe haut. Les visites qu'il supporte d'abord avec un certain agacement finissent pourtant par lui devenir indispensables et il s'installe entre les deux hommes une complicité qui engage les confidences compromettantes et les projets insensés. Mais les amitiés contractées dans la vieillesse n'ont habituellement pas un fort potentiel de prolongement dans l'avenir. Tout cela est raconté avec délicatesse et finesse dans une illustration élégante où les jeux de lumière ont beaucoup d'importance. La plupart des scènes se déroulent dans une quasi-pénombre et cette lumière tamisée apparaît fort appropriée tant au lieu physique qu'au climat psychologique évoqué ici. Tiré d'une nouvelle canadienne écrite en anglais, le récit est fort bien adapté au contexte québécois grâce aux efforts de la réalisatrice et de sa collaboratrice habituelle Marthe Blackburn qui ont su trouver les mots appropriés pour chaque personnage. Des problèmes délicats sont évoqués ici avec un tact exemplaire. Mais il faut surtout reconnaître le doigté d'Anne Claire Poirier dans sa direction d'acteurs particulièrement dans l'évolution qu'elle amène dans le personnage campé par Jean-Louis Roux, personnage qui semble d'abord correspondre à l'image publique de l'acteur, distant, cultivé et un peu froid et qui acquiert peu à peu une chaleur et une vulnérabilité convaincantes. *Salut Victor!* est à marquer d'une pierre blanche.

Robert-Claude Bérubé